rien n'en est gaspillé, qu'il soit en bon état de conservation ou non.

En ce moment, toute la nourriture pour l'hiver a été préparée ou probablement il y a eu une bonne chute de neige, de sorte que le chasseur indien dit au revoir à sa squaw et à sa famille—la laisse faire tout le travail qu'elle peut faire et part pour disposer sa série de pièges pour la prise d'hiver. Bien souvent, il place jusqu'à 150 pièges sur un espace de 50 milles avant qu'il retourne au camp. Il est probable qu'au moins une douzaine de pièges sont en acier; ces pièges sont employés pour la plupart pour le renard, la martre le volverenne et la loutre; pour les plus grands animaux, l'Indien emploie la trappe indienne. Avec la première neige, il y a toujours une chance de trouver la piste d'un original et si l'Indien est assez heureux sous ce rapport, l'ours est également malheureux car il est rudement troublé dans son repos et, quand il sort de sa tanière pour voir quel genre de personne ose le réveiller de son sommeil d'hiver, il reçoit un coup d'une hache ou une balle perce sa tête alourdie par le sommeil et sa peau devient une partie de la récolte des fourrures.

Quand la ligne complète de pièges et de trappes a été posée, l'Indien l'examine tous les trois jours généralement. S'il a un fils âgé de dix ans ou plus âgé, il le prend avec lui, pour lui enseigner les secrets de la chasse. Si ce fils est plus jeune il reste au camp et aide sa mère à transporter du bois et de l'eau et à prendre soin du camp. L'Indien, quand il tend ses pièges, emporte avec lui aussi peu de matériel à pièges que possible. Le tabac et la pipe sont naturellement une partie de son outillage et il porte une petite hache, du thé et une petite bouilloire. Sous son bras il porte sa carabine, et le restant de sa viande séchée et de son poisson gelé est enveloppé dans une couverture et fixé par des courroies sur le traîneau tiré par ses chiens. Une couverture est tout ce que le chasseur indigène demande si le thermomètre ne descend pas au-dessous de 40°. L'attelage consiste en chiens forts et nerveux et ceux-ci sont dressés à obéir aux moindres désirs de leur maître. Le lynx doit presque toujours être pris dans un piège, car cet animal rusé ne se laisse pas facilement prendre par un appât. Le vison et la martre sont capturés par l'odeur des têtes de poissons qui sont un grand régal pour eux et qui sont employés comme appât. Au printemps, les ours sont souvent pris dans des fosses, près de leur repaire d'hiver ou près de cours d'eau où le poisson est abondant. La viande sentant fort est employée comme appât pour l'ours et elle est toujours arrosée de miel ou d'autre substance sucrée qui flatte les goûts épicuriens de l'ours.

Le chasseur indien a ses ennemis, des

même que toutes les bonnes récoltes sont ruinées par quelque insecte ou quelque mouche. L'ennemi de l'Indien est le volverenne et ce petit animal représente pour l'aborigène tout ce qu'il y a de mauvais et de méprisable. Cet animal suit la trace du chasseur et, avec un instinct presque humain, il lui vole son appât dans ses pièges, sans en faire jouer les ressorts. Il creuse un souterain sous une fosse, pour s'emparer des petits morceaux de poisson gelé employés comme appât, et souvent il fait jouer le ressort du piège par pure malice. John MacDougall, le missionnaire vétéran du nord-ouest, raconte combien il est difficile de mettre la viande à l'abri du volverenne. De la nourriture était placée à l'extrémité d'une longue perche unie et cette perche était placée contre le tronc d'un arbre privé de branches. Le volverenne grimpa sur un arbre voisin et sauta sur le sac contenant la viande. Il fit cela plusieurs fois de suite, enfonçant ses griffes dans le sac et puis tombant sur la neige. A la fin, il déchira le fond du sac, et les aliments tombèrent sur le sol, puis l'animal emporta le poisson gelé et le cacha dans une autre place, pour s'en servir plus tard.

La règle générale des Indiens pour la chasse s'applique à tout l'hiver; si des pistes d'originaux sont aperçues, ces pistes doivent être suivies. Pendant l'intervalle qui existe entre les visites aux trappes, les Indiens visitent les pièges à lapins et si l'Indien n'est pas éloigné de plus de 30 ou 40 milles d'une factorerie, il fait savoir aux traitants qu'il a plusieurs centaines de lapins en mains. Le traitant envoie un traîneau de chiens et rapporte en un seul voyage 270 ou 300 lapins.

Mais on n'a jamais beaucoup écrit sur les périodes pénibles par lesquelles les femmes du Nord doivent passer; peut-être aussi que les femmes des Indiens ne regardent pas ces épreuves comme des choses pénibles. La superstition indienne — et la religion chrétienne n'a pu déraciner ce mal — se fait sentir le plus durement sur les femmes. En certaine saison, ou lorsque la femme n'est enceinte que d'un mois, elle n'a pas la permission d'aller dans le même canot que son mari, ni même de marcher sur les empreintes de ses pas. Bien que la neige soit épaisse, il faut qu'elle fasse par elle-même un nouveau sentier et, s'il est nécessaire qu'elle voyage sur l'eau, un radeau est construit, sur lequel elle s'assied. S'il y a deux canots, une plateforme est construite entre les deux, pour l'usage de la squaw.

Quand la grande chasse d'hiver est passée, des préparatifs sont faits pour se rendre aux factoreries, où les fourrures prises peuvent être échangées avec les hommes blancs. Il y a aussi une certaine quantité de peaux préparées de jeunes

animaux, si l'Indien a réussi à tuer un bon nombre d'originaux. Si l'Indien, par chance, a capturé un ou deux renards argentés, sa prise sera précieuse et il vivra dans le luxe pendant tout l'été et il pensera aux jours froids et aux longues nuits d'hiver, où il gagnera de nouveau les bois.

Telle est la vie du chasseur indien; il est satisfait de cette vie et se contente de peu.

LE RECOUVREMENT DES DETTES

Des milliers de dollars sont perdus tous les jours par la négligence des créanciers. Si un jour a été fixé pour un paiement, soyez là pour le recevoir.

Si la dette n'est pas payée, au jour fixé, suivez de près le débiteur.

Si celui-ci ne peut pas payer, fixez une autre date pour le paiement. Des paroles aimables et un air de bonne humeur font plus d'effet invariablement que des menaces de recours à la loi.

Si le débiteur demeure dans le voisinage, allez le voir et faites lui part de votre pressant besoin d'argent, etc.

Si vous ne pouvez pas tout obtenir, acceptez une partie du paiement et faites vous faire un billet pour le reste. Il est si facile de disposer de billets et d'en faire le recouvrement que de comptes ouverts.

Si le débiteur est irresponsable, faites-le prendre un endosseur, de façon que vous puissiez vous procurer par ce moyen de l'argent à la banque.

Si possible, connaissez votre homme.

Avec certains hommes, il est absolument nécessaire d'agir d'une manière formelle et sévère, tandis qu'avec l'homme qui a l'intention de payer, il vaut mieux parler avec amabilité, tout en restant franc et en agissant en homme d'affaires.

Si un débiteur demeure au loin, écrivez-lui une lettre courtoise en lui envoyant son compte et en lui demandant un règlement.

S'il est nécessaire, il faut envoyer une seconde ou une troisième lettre.

Organisez une association locale et, si le débiteur ne veut pas payer, fermez-lui tout autre crédit dans votre ville. Cela le ramènera dans le droit chemin, quand tout autre moyen ne réussit pas.

Mieux encore, cela l'empêchera de jouer son jeu avec les autres marchands de la ville, et, tant qu'il ne devra de l'argent qu'à un ou deux marchands, il les paiera pour rétablir son crédit et deviendra ainsi un honnête homme.

Ne prêtez pas d'argent, même à votre meilleur ami, sans exiger un billet.

L'argent consacré à la publicité, lorsqu'il est judicieusement dépensé, constitue un placement et non pas une dépense.